

On pays ounique

Autor(en): **P.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 13

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215472>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, un an Fr. 8.70

ANNONCES : Canton, 20 cent.
Suisse et Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Nous avisons les abonnés au Conteur Vaudois que les remboursements seront pris à fin mars.

Sommaire du Numéro du 27 mars 1920. — Enterrements de jadis (*Petit-Senn*). — Lo Vilmo Dêvesa : Ouna pouete mancatouche (*Luc à Dzaquie*); Resse et toupin. — La bonne vieille Suisse. — Des héros. — Le langage devant les tribunaux. — En voyage. — FEUILLETON : La Fée aux miettes (*Ch. Nodier*) suite.

ENTERREMENTS DE JADIS

par *Petit-Senn*.

UN enterrement est la place d'armes où la parenté se retrouve dans les moments critiques ; là se rapprochent des cousins souvent fort peu accoutumés à se trouver ensemble ; là se rencontrent des personnes qui n'avaient pas visité le défunt longtemps avant son trépas, si même ils l'avaient jamais vu. L'arbre généalogique commande seul en pareille circonstance, et fait battre à la famille un rappel obligé. Ses branches indécrites et gourmandes, qui, dans la maison du mort, n'ont jamais fait l'ornement d'un repas ou l'agrément d'une soirée, viennent s'entrelacer autour de sa bière : car on a envoyé à ces parents qu'on ne voit qu'à la rue, et dont on ne se souvient qu'après un décès, pour première carte d'invitation, un papier entouré de bandes noires, où on les prie de *marcher à l'honneur* de M. tel ou tel, honneur qui n'est pas aussi réel pour les héritiers directs que le lugubre imprimé le porte.

Ces braves gens, tout fiers d'honorer un trépassé qui, vivant, les méprisait peut-être, arrivent l'œil morne, la figure montée au diapason de circonstance. Il est plaisant de voir ces faces contrites qui mangent des biscuits de la manière la plus dolente, et avalent des verres de vin d'un air sentimental. En conscience, peut-on exiger que leurs regrets d'avoir perdu une personne qu'ils ne connaissaient presque pas puissent retenir leur appétit et leur soif funéraires ?

Le cortège se met en marche, les premiers rangs sont silencieux, mornes ; la conversation naît et s'éveille au troisième ou au quatrième, *l'honneur*, soit les amis ou parents plus éloignés suivent, et parmi eux, les fonds publics, la politique, les intérêts particuliers, dominant un entretien dans lequel la mémoire et les qualités du défunt ne jouent qu'un rôle secondaire, et qu'on appellerait au théâtre les *grandes utilités*.

Il arriva qu'à certain enterrement un parent, souffrant de la goutte aux pieds, s'arrêta au corps de garde de la porte Neuve, ne pouvant aller plus loin. Là, pour abréger le temps et distraire sa douleur, il se mit à jouer un cent de piquet avec le chef du poste, officier de sa connaissance, en attendant le retour du convoi ; mais les cartes charmèrent si bien la tristesse du gouteux, que lorsqu'il crut rejoindre son poste funèbre, il se jeta étourdi dans les rangs d'un autre convoi qui rentrait, dont pas un membre ne le connaissait et où il ne connaissait personne.

Il s'imagina un moment que le chagrin avait décomposé la figure de ses nouveaux parents ; mais ceux-ci, choqués de voir cet intrus qui leur tombait

des nues, lui ayant fait apercevoir son erreur, il regagna son logis riant de sa méprise, malgré sa tenue tumulaire.

Voilà la bande noire rentrée au lieu d'où elle est partie ; le plus triste de la cérémonie est fait ; les figures, sans être riantes, sont moins barbouillées de mélancolie, tirent moins sur le deuil, et l'on se réunit autour de la table des comestibles sucrés, dont un peu d'exercice fait sentir tout le prix.

Les verres alors se remplissent mieux et se vident plus souvent, les pyramides du pâtissier reçoivent un échec profond, la conversation s'anime. Dans pareille circonstance, et à semblable moment, j'ai entendu parler un assistant de la manière la plus lucide sur la méthode d'empêcher les vins de graisser et sur le collage.

Enfin la famille se sépare ; les cousins des branches négligées saluent leurs parents, auxquels, au lieu de dire *au revoir*, ils pourraient presque dire *au premier mort*. Le vin qui s'est bu balance, et au-delà, les larmes qui se sont versées ; et, comme le disait un homme de beaucoup d'esprit : « C'est le défunt qui, à coup sûr, fait la plus triste figure de tous les conviés à la cérémonie. »

* * *

Après ces lignes de *Petit-Senn*, l'anecdote suivante, qui est empruntée au *Conservateur suisse* du doyen Bridel :

Dans une partie de nos Alpes, l'usage des oraisons funèbres s'est conservé : quand il s'agit d'un homme du peuple, elle se prononce au cimetière même, et c'est le maître d'école de la paroisse qui remplit cette fonction. Un de ces orateurs populaires a fait dernièrement, aux Ormonts, le discours suivant qui mérite d'être conservé par son laconisme. Penché sur la fosse, il a dit :

Mes frères ! de celui que nous venons d'ensevelir, les uns disent du mal, les autres du bien : croyez-moi, laissons-le là.

Aussitôt il se tourne, sort du cimetière, et tout le convoi le suit à la maison du défunt où, selon la coutume, le repas des funérailles les attendait.



ONNA POUETE MANCATOUCHE

AMI à Djabrelet était et l'e onco on grô païsan. Du la dierre lai dian *To-va-bin*, po cein que ne pao pa dere pipète sein dere *Tot-va-bin* du que l'a vindu sa dzaille dou cein cinquanta pice, lou laci treinte lou litre, écepra, écepra. Assebin faut vère son établlio avoué sé chi vatze, sé duvé modze et sé traï modzon. Tot cein ronellia mimeron ion. Et lè z'éboiton ! Ein arrevein, lai a le quatre pllie grô (sein veindu ora), ein aprî lai a on verrat que l'an batîsâ *Guelliamo*, ein aprî lai a la gouda (don la trouie) que lai dian la *Sophie*, et pu au fond chi à sa caïenet que san ma fâ dza prâo grassoullet, le pllie grô lai dian *Tino*.

Dévan lou bouanan, *Tot-va-bin* et sa *Lisette* (don sa fenna) dèvesavan on matin, dévan dè sé lèvà, dè

lâo trin, dè la dierre, dei carté dè pan, dè riz, dè sucro, et dâi novallé carté que van fèrè, don la carta dè café et cliaque de graisse.

Tot-va-bin fâ dinse à la *Lisette* :

— Te sâ, mon petit ugnon, se te vaô, l'annaie n'a pas pi tan maô éta, se te vaô, no fô fèrè boutzéri, mâ bin adrâ. Ora que la gouda l'è pienna, no fau tiâ *Guelliamo*, no lo veindrein aô chercutié de la *Grenette*, pu lou mîmo dzo no farein tiâ assebin *Tino*, l'è tot dzouvenou, et no lou garderein por no. Se l'i d'accô, ma *Lisette*, no preindrein ion, dou, trai, tia-caïons, po que cein seyo vito reduit.

— Quin vaô-tou preindro ? lai fâ la *Lisette*.

— Belî, qu'è m'nami, vau prâo revenî du *Bire* po on dzo, pu ie deraî on mot aô valé à *Poussine*, que lai s'einteîn destra ; pu, po leu aidi : « *Pique-Tout* sarâi benèzè de venî on dzo pé chaôtrè. »

— Va que sâi de, lai fâ la *Lisette*.

Lou dzo dévan *Tsallandé*, no trâi gaillâ van saillî *Guelliamo* du tan que *Tot-va-bin* bevessai on écouelletta dè café avoué sa fenna ; mâ mon *Pique-Tout* ne s'è-te pas trompâ dè porta, et à l'avi que la *Sophie* vâo saillî, ran !... on coup d'atzon l'a fotia lé quatre fé ein l'ai, pu *Beli* va queri *Tot-va-bin*.

N'a pâ zu mé on pi deîn l'éboiton que sé aperçu de la mancatouche et ye fâ dînsé :

— Eh, té bourlâi-pi po dâi caïons, se ye ne m'ân pas tiâ ma trouie !

Tot-va-bin n'a pa décoléra dè la dzornâ.

Luc à Dzaquie.

* * *

RESSE ET TOUPIN

Monsu dâo *Conteu*,

Vo no z'ai contâ on iâdzo cliaque dâo dottou qu'avai aôbliâ la grelottîre dè sa cavale, que m'a fâ lou gaillâ a età rudamein remotscha avoué son toupin. Cein mé remousso dè iéna que sé passâie lai a bin onna cinquantanna d'annaie su la plliace dâo *Mothi*.

Lou menistré *Théo* no z'avâ on bocon sereinga, lai avâi *Pied-fin*, *Badin*, *Fratze* et *Prunô*, que dèvesâvan ein saillèsein dâo pridzo. Lou sonneu, *Napoléon*, va vè leu, et *Prunô* lai fâ dinse :

— Di-vâi, *Napoléon*, va vâi demandâ aô menistré porquie dian que l'è la pllie granta resse dè la perrotze ?

Mé bourlâ se ne va pas lo lai demandâ.

— Qui t'a dit de me demander ça, mon ami ? lai fâ lou menistré.

— C'est ceux-là, là-bas.

— Eh bien, va leur dire que c'est parce que je n'ai affaire qu'à des bûches !!

Dé ratze-pi, *Napoléon*, qu'ère on bocon simpliet, lè zu lâo fèrè la comcheon. Le quatre lulu ne s'eîn san pas bragâ, dè cliaque. *Lo mîmo.*

On pays ounique. — Un Vaudois et un Italien travaillant dans le même chantier étaient en conversation :

— L'Italie, disait le fils du midi, l'est on beau pays ; l'est lou berceau dou soleil, dou ciel bleu, des z'orangers.

— Oh ! dis-voi, y n'est pas plus beau que le nôtre, que le canton de Vaud !

— Si... si... l'est on pays ounique. Cé nous, tout le monde il est riche.

— Tout le monde est riche, tout le monde est riche, c'est bon à dire. Alo, qui est-ce qui travaille ?

— Qui est-ce qui travaille ?... Les povres zens pardi !

P.